



**ATELIERS ROMANDS POUR INTERVENANTS  
DANS LE DOMAINE DES ADDICTIONS**  
Centre de formation du GREAT soutenu par l'OFSP

**LES CAHIERS DES A.R.I.A.  
NO 3  
avril 1993**

**USAGES INTEGRES, NORMES ET  
NOUVELLES APPARTENANCES**

### Introduction

"Le vin, c'est un jus spécial" constata Goethe dans son Faust, pièce où la réflexion sur l'héritage judéo-chrétien joue un rôle important. Et, encore aujourd'hui, boire un verre de vin est en règle générale autre chose que boire un verre de coca. Quand nous buvons du vin lors d'un repas, réunis autour d'une table, nous attendons un signal de la part de l'hôte pour que tous commencent au même moment et ensemble à boire. En même temps, on prononce un vœu, une formule : "Santé !", "Prosit !" etc... qui sert apparemment à conjurer un danger et à amener protection et bien-être. Tout ceci ressemble à un rituel et donne l'impression que le vin est lié au domaine du sacré.

Pouvons-nous y voir une manifestation de notre patrimoine judéo-chrétien ? Pris dans l'absolu, ceci n'est pas aussi sûr. Pour y voir un peu plus clair, nous devons nous intéresser aux sources, à savoir aux textes bibliques, où le vin et la vigne jouent un rôle non négligeable.

En effet, on trouve le vin du premier jusqu'au dernier livre de la Bible chrétienne. Selon le livre de la Genèse, Noé, ancêtre de l'humanité après le Déluge, est décrit comme "inventeur" et premier cultivateur de vin, faisant aussitôt l'expérience de l'ivresse. Dans le dernier livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse de Jean, la venue du Messie à la fin du temps est décrite ainsi : "Il foulera la cuve où bouillonne le vin de la Colère du Dieu Tout-Puissant" (19,15); le vin est alors devenu image du jugement final.

Mais cette idée est plutôt minoritaire à l'intérieur du corpus biblique où nous trouvons près de cinq cents allusions au vin et à la vigne. Les textes couvrent des domaines assez différents et il n'est donc nullement étonnant que le vin va apparaître ensuite dans la tradition judéo-chrétienne dans des contextes assez différents. Pour essayer de rendre compte de cette diversité, j'aimerais organiser mon exposé autour des points suivants :

1. Remarques générales et philologiques
2. Utilisation et fonction du vin dans la vie quotidienne
3. La fonction du vin et de la vigne dans le langage symbolique
4. L'utilisation culturelle ou religieuse du vin: le vin et le sang, le lien du vin avec la vie et la mort
5. Conclusion : quelques réflexions sur le "sacré du vin" dans notre société aujourd'hui (et des influences possibles de la tradition judéo-chrétienne).

### 1. REMARQUES GÉNÉRALES ET PHILOGIQUES

La Palestine, berceau de la Bible, est un pays de la viticulture. En effet, à partir du IIe millénaire avant J.C., le vin est un élément important de ce pays. Dans un roman égyptien, écrit vers 1780, un haut fonctionnaire décrit la Palestine de la manière suivante: "Il y avait plus de vin que d'eau... et j'y buvais du vin comme si c'était une boisson quotidienne".

Selon la légende biblique, les explorateurs israélites, rentrant de leur mission de reconnaissance en Canaan, avant la conquête du pays, ramenèrent un sarment et une

grappe de raisins si lourds qu'ils durent les emporter à deux, sur une perche; ce fut la meilleure démonstration de la fertilité du sol palestinien (cf Nb13,20-27). Cette scène figure d'ailleurs encore aujourd'hui sur les emblèmes officiels de l'office du tourisme israélien.

Le vin est en effet un véritable produit national de la Palestine; ainsi, n'est-il pas étonnant que la vigne figure sur certaines pièces de monnaies judéennes à l'époque des Hérodes. Les textes bibliques, notamment l'Ancien Testament, la Bible hébraïque, et plus tard le Talmud, attestent une terminologie très détaillée et spécifique qui permet de distinguer les différents types de vin : plus ou moins fermentés, le moût, le vin nouveau, le vin doux, le vin aromatisé, mélangé, etc... Le mot le plus courant pour le vin [en tant que résultat de la fermentation du moût] est, dans l'Ancien Testament, "Yayin" et, dans le Nouveau Testament, "Oinos" (Oinos). Il semble même que les deux mots ont une racine commune:

yayin -> waïn (eth.) -> wyn (arabe préclassique ancien)  
[ -> w + y interchangeables dans les langues sémitiques]

oinos -> vinum (lat.) -> vine  
wein  
vin

Il s'agit, apparemment, d'une racine méditerranéenne (d'origine d'Asie Mineure ?), reprise assez tôt par les langues sémitiques de l'ouest (cf déjà en Ougarit Yn).

Même si le vin n'est pas d'origine sémitique, la vigne y trouvait une terre d'accueil formidable. Les terres pierreuses ensoleillées des coteaux palestiniens, impropres aux céréales, permettaient aux grappes vermeilles d'acquiescer toutes leurs qualités. Malgré le climat propice, une vigne non entretenue aurait été envahie par les chardons (cf Prov 24, 30 ss), mais quelques travaux peu compliqués suffisaient à cet entretien (cf Lévi. 25,3s). Par précaution contre les voleurs ou les animaux (Ps 80,14), les vignes étaient entourées de haies ou de murs et munies de postes de surveillance, qui étaient souvent des petites tours construites en pierres sèches; des gardiens s'y tenaient quand les fruits étaient mûrs.

Dans la Bible, dans le livre du Prophète Esaïe, un texte appelé "chant de la vigne" [qui utilise en effet la métaphore de la vigne pour l'appliquer à Juda] résume bien le fonctionnement des vignobles : "Mon bien ami avait une vigne sur un coteau plantureux. Il y retourna la terre, enleva les pierres et installa un plant de choix. Au milieu, il bâtit une tour et il creusa aussi un pressoir" (Es. 5,1-2).

La récolte avait lieu aux mois d'août-septembre, elle était liée à la fête des Tabernacles, marquant un moment privilégié de l'année. La Bible nous a même transmis le cri des fondeurs de grappes rythmant leur travail : "hédad" (Es. 16,10, Jér. 48,33).

Le pressoir était sans doute toujours dans le verger, il était formé d'une cuve en pierre, où l'on jetait les grappes qui étaient foulées par les pieds des vendangeurs; au fond, une ouverture grillée laissait passer le vin dans un réservoir creusé dans la terre et maçonné ou taillé dans le roc. Le jus était ensuite recueilli dans des jarres ou des outres.

On trouvait encore, il y a peu de temps, en Palestine, de nombreux pressoirs taillés en plein roc, attestant l'importance de la culture de la vigne. Il n'est donc nullement étonnant que la vigne et son fruit deviennent pour l'Israélite, l'image-même du bonheur : "Qui peut s'asseoir sous sa vigne... et goûter aux fruits de sa vigne, est comblé de bonheur" (cf Mi 4,4;1 Rois 5,5; Sach 3,10, etc..). La haute estime du vin se montre dans le proverbe suivant "le vin réjouit les dieux et les hommes" (Jug 9,13) et on s'imaginait que les dieux possédaient également leurs vignes, d'ailleurs le nom de Karmel ne signifie rien d'autre que "vigne de EL/Dieu".

## 2. LE VIN AU QUOTIDIEN

### a) le vin comme nourriture

À côté du pain et de l'huile, le vin fait partie, à l'époque biblique, de la nourriture de base (cf Sir 39,26; Gn 14,18). On ne buvait probablement pas systématiquement, à chaque repas, du vin, mais dès qu'il s'agissait d'un repas d'une certaine importance, le vin n'y manquait pas. On le coupait, semble-t-il, souvent avec de l'eau, surtout à partir de l'époque grecque. Cette coutume fut gardée pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne et même appliquée au domaine du culte. Le vin de l'Eucharistie était un vin coupé, et les synodes condamnèrent comme hérétiques ceux qui utilisaient du vin pur, car boire le vin non coupé était synonyme de s'enivrer (cf Chrys) [on reviendra sur le problème de l'ivresse]. La consommation du vin n'était pas limitée à certaines couches sociales, il était bu par l'ouvrier (2 Chr 2,9) et par le gouverneur (Neh 5,13).

### b) le vin comme boisson de fête

Puisque "le vin réjouit le cœur des humains en faisant briller les visages plus que l'huile" (Ps 104,15), le vin était la boisson obligatoire pour chaque fête [la salle de fête se dit dans l'Ancien Testament "salle où l'on boit le vin" (bet misteh hayyayin)]. Il existait de nombreuses occasions pour des beuveries : sevrage (Gn 21,8), mariage (Jug 14,10), intronisation d'un nouveau roi (1 Chr 12,40s), ou tout simplement la visite d'amis.

La communauté de Qumran, une secte juive, du II<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle avant J.C. connaissait apparemment une fête du vin. Les beuveries après le repas se faisaient sans les femmes (2 Sam 13, 23-32), mais le vin ne leur était pas interdit. Dans le Nouveau Testament, selon l'Evangile de Jean, le premier miracle qu'effectue Jésus est la transformation d'eau en vin pendant une fête de mariage, fête qui est menacée parce qu'il manque du vin (Jean 2,2). Ce récit, qui s'inspire probablement d'un mythe grec relatant un miracle comparable au dieu Dionysos, montre que le christianisme naissant accepte la consommation du vin, malgré certains groupes qui prônent l'abstinence. D'ailleurs, Jésus, qui a participé à de nombreuses fêtes, est qualifié de "buvreur de vin" (Oinopotes Mt 11,19). Revenons encore un instant au récit de la transformation de l'eau en vin et notons la remarque finale que fait le maître du repas au mari en ce qui concerne le vin miraculeux : "Tout le monde offre d'abord le bon vin, mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant" (2,10). On faisait tout à fait la distinction entre du bon et du mauvais vin et plusieurs textes bibliques évoquent le fait que le vin ancien est préférable au vin nouveau (en Sir 9,10); on trouve la comparaison suivante : "Ne délaisse pas un vieil ami, car un ami de fraîche date ne le vaut pas. Vin nouveau, ami nouveau; quand il aura vieilli, tu le boiras avec joie" ou Luc 9,39 "Quiconque boit du vin vieux n'en désire pas du nouveau, car il dit que le vieux est meilleur". La Bible connaît plusieurs crus célèbres (appelés selon leur lieu d'origine: Hesbon, Es 16,8; Liban Os 14,7, etc.).

Les Pères de l'Eglise sont d'accord avec le fait que l'on peut boire du vin de façon modérée. Ce n'est pas le plaisir du vin qui est un mal ou un péché, mais l'intempérance ou l'ivresse. Le vin est un don de Dieu et l'on doit en user de façon convenable (Bas, Hom 14,1). Tout au long d'un chapitre du Pédagogue, Clément d'Alexandrie développe des considérations sur "La manière de participer aux banquets". L'utilisation du vin pour accompagner des repas et des fêtes est acceptée par la plupart des différents courants à l'intérieur du judaïsme et du christianisme, sa consommation "modérée" n'est pas un sujet à réflexion.

### c) Le vin comme moyen thérapeutique

Les textes bibliques attribuent au vin des fonctions de médicament. Ainsi dans la parabole du bon Samaritain (Luc 10), ce Samaritain va-t-il s'occuper d'un Israélite blessé en lui lavant les plaies avec un mélange composé par parties égales de vin et d'huile. Ce mélange était considéré comme détersif, émollient et antiseptique; il a été véhiculé longtemps dans des manuels médicaux sous le titre "Baume du Samaritain" et s'est maintenu dans la tradition orale, dans le Proche-Orient ancien. Le vin est également considéré comme un fortifiant. Dans 1 Tim 5,23, on trouve le conseil suivant : "Cesse de ne boire que de l'eau. Prends un peu de vin à cause de ton estomac et de tes fréquentes faiblesses". (cf encore 2 Sam 16,2). La même idée se trouve dans le Talmud où l'on trouve également la phrase suivante : "Le vin est le plus grand des médicaments, là où manque le vin, les drogues deviennent nécessaires". A l'époque romaine (peut-être s'agit-il d'une coutume juive ancienne) on offrait aux condamnés à mort, avant l'exécution, du vin mêlé de myrrhe pour provoquer un assoupissement, voire une anesthésie. Selon Mc 15,23, Jésus aurait refusé une telle boisson avant sa crucifixion. La plupart des textes qui mettent en avant les capacités thérapeutiques du vin appliquent celle-ci au domaine de la psychologie. Le vin est considéré comme pouvant améliorer l'état d'un dépressif ou d'un déprimé, Prov 31, 6-7; "Qu'on donne du vin à celui qui est plongé dans l'amertume. Il boira et oubliera sa misère et ne se souviendra plus de sa peine". Jér. 16,7 parle d'une "coupe de réconfort pour celui qui est dans le deuil". Selon les Rabbins, le vin aide à ouvrir le cœur et à mieux réfléchir dans des situations difficiles. On peut, bien sûr, aujourd'hui, discuter sur le bien-fondé d'une telle stratégie thérapeutique qui ne s'attaque bien entendu pas aux "racines" du problème et qui ressemble peut-être à une utilisation de drogues; toujours est-il que les auteurs bibliques, comme les courants majoritaires des traditions juives et chrétiennes, insistent sur le fait que le vin peut apporter joie et bonheur.

### d) Le vin dans la législation

L'importance du vin est également perceptible dans les codes législatifs de l'Ancien Testament :

- Dt 22,9 : interdit de semer dans sa vigne une deuxième sorte de plante.
- Ex 22,4 : si quelqu'un ne surveille pas son bétail et qu'il se met à pâturer (donc à détruire) la vigne de son voisin, il doit lui donner comme compensation sa propre vigne.
- Dt 23,25 : permet de manger des raisins d'autres vignes, mais interdit de les sortir de la vigne "si tu entres dans la vigne de ton prochain, tu mangeras du raisin autant que tu veux, à satiété, mais tu ne dois pas en emporter".
- Dt 24,21 (cf Lév 19,11) : interdit au propriétaire de la vigne la glanure. Il faut laisser la possibilité à l'orphelin et à la veuve de venir grappiller la vigne !
- Le texte le plus intéressant se trouve peut-être en Dt 20,6 : ce texte stipule que celui qui vient d'acquiescer une vigne est, en cas de guerre, exempté de service militaire pour empêcher les autres de rentrer la récolte et de faire le vin. Selon ce texte, on a l'impression que c'est seulement au moment où il a fait "son propre vin" qu'un jeune adulte trouve toute son identité.

### e) Vin et ivresse

Le mythe d'origine biblique du vin mettant en scène Noé comme premier agriculteur, aboutit aussitôt à l'ivresse de celui-ci : "Il but le vin, s'enivra et se trouva nu dans sa tente". Plusieurs récits sont centrés sur l'ivresse d'un des personnages principaux sans

qu'il y ait forcément un jugement moral : par exemple, Gn 19, on relate sur le ton de la moquerie comment les deux filles de Loth saoulaient celui-ci avec du vin pour avoir avec lui des rapports sexuels et des enfants. Judith réussit à libérer son peuple en supprimant le tyran Holoferne, sa stratégie étant de le faire boire plus de vin qu'il n'en avait jamais bu en un seul jour depuis qu'il était né (Jud 12,20).

Dans plusieurs récits bibliques, le vin est utilisé pour enivrer ses adversaires (cf p.ex. 2 Sam 11,13; 13,28). Dans d'autres textes, le fait de se saouler n'est pas considéré comme quelque chose de choquant.

La tradition juive connaît même une fête où il faut boire jusqu'à ce que l'on ne contrôle plus sa langue. Lors de la fête des Pourim (commémoration des actions d'Esther qui aurait empêché un pogrom contre les juifs à l'époque perse -et qui est devenu par la suite une sorte de carnaval-, il faut boire avec le toast suivant : "Béni soit Mardochai (père adoptif d'Esther) et maudit soit Haman (l'ennemi des juifs)" - et il faut boire jusqu'à ce qu'on commence à confondre les deux noms-.

Ceci dit, les textes bibliques sont tout à fait conscients des conséquences néfastes provoquées par l'abus du vin; on énumère surtout les séquelles suivantes par rapport à l'ivresse :

- diminue les capacités motrices (Ps 107,27) et visuelles (Prov 23,9)
- rend malade et provoque des vomissements (Ex 28,8; Jér 25,27)
- rend agressif et bagarreur (Pr 23, Sir 31,30)
- fait oublier la pudeur (Thr 4,21)
- est comme une drogue et mène à l'appauvrissement (Prov 23,21,21,17)
- empêche d'assumer la responsabilité pour un pays (Prov 31,4).

A titre d'exemple, j'aimerais vous lire la description d'un ivrogne en Prov 23, 29-35. Ces expériences mènent au développement d'une littérature de type "éthique" traitant de la bonne et de la mauvaise utilisation du vin. C'est surtout dans les milieux de la cour, dans les écrits sapientiaux, où commence cette réflexion, l'abus du vin étant considéré comme un manque de sagesse; ainsi Prov 20,1 : "le vin est moqueur, l'alcool tumultueux, quiconque se laisse enivrer par eux ne pourra être sage". Le Siracide résume bien la position du Judaïsme à l'époque hellénistique: "Quelle vie mène-t-on privé de vin ? Il a été créé pour la joie des hommes. Gaîté du coeur et joie de l'âme, voilà le vin qu'on boit quand il faut et à sa suffisance. Amertume de l'âme, voilà le vin qu'on boit avec excès, par passion et par défi. L'ivresse excite la fureur de l'insensé pour sa perte, elle diminue sa force et provoque les coups." La tradition rabbinique est assez indulgente envers l'ivresse, et, aux étudiants qui avaient trop bu, les rabbins prescrivent du sommeil ou une longue marche. Quant aux professeurs, ils estimaient qu'un homme qui a bu la valeur de six coquilles d'oeuf de vin non mélangé d'eau ne doit pas enseigner. La seule chose sévèrement condamnée était de prier en état d'ivresse.

Le christianisme est, dans son attitude envers le vin et l'ivresse, influencé par la sagesse vétérotestamentaire comme par la philosophie grecque et romaine. L'auteur de la lettre aux Ephésiens écrit : "Ne vous enivrez pas de vin, car il mène à la perte". Paul met en garde contre la fréquentation d'ivrognes (1 Cor 5,11), car, selon lui, les ivrognes n'entreront pas dans le royaume de Dieu (6,9). Dans leurs oeuvres éthiques, les Pères de l'Eglise soutiennent que l'on peut boire du vin de façon modérée. Ainsi, Clément d'Alexandrie, en bon stoïcien, écrira-t-il, dans son *Pédagogue* (II/3) tout un traité sur la question "Comment user de la boisson", où il prouve, à l'appui de textes scripturaires et profanes, que les jeunes gens doivent s'abstenir du vin, que les adultes doivent en user avec grande modération, et que seuls les vieillards peuvent en prendre une mesure plus large, pour des raisons de santé. Certains auteurs pensent que le christianisme insiste davantage que le judaïsme sur les dangers du vin. Il s'agit là peut-être d'une impression subjective, mais il semble, en effet, que l'abstention totale du vin est plus courante dans le christianisme que dans le judaïsme, ce qui nous amène à notre prochain point :

## f) Vin et abstinence

Dans l'Ancien Testament et le judaïsme, l'abstention du vin est un phénomène plutôt marginal. Derrière les cas d'abstinence, qui sont presque toujours limités dans le temps, on peut détecter surtout deux mobiles :

1) le danger que le vin réduise l'aptitude culturelle

2) une protestation contre la civilisation/société pour laquelle le vin est un symbole. Ainsi, interdit-on aux prêtres de boire du vin pendant qu'ils exercent des fonctions sacerdotales "...ne buvez ni vin ni alcool quand vous devez aller à la tente de la rencontre, ainsi vous ne mourrez pas, c'est une loi immuable pour vous... c'est pour être à même de distinguer le sacré du profane... et d'enseigner aux fils d'Israël tous les décrets que le Seigneur a édictés pour eux..." (Lev 10,9s) cf Ez 44,21.

Il existait, dans l'ancien Israël, l'institution du *naziréat*. Il s'agissait des hommes ou des femmes qui s'engageaient par un vœu à se consacrer, pour un temps défini, entièrement à Dieu et à se mettre en écart de la vie de la société. Pendant ce temps, le vin comme toute autre boisson alcoolisée, leur était interdit (N6 6,3); il s'agit là d'une abstinence temporaire. Dans le livre de Daniel, celui-ci refuse le vin du roi de Babylone, car ce vin jouait apparemment un rôle dans le culte des divinités babyloniennes. Ce n'est de nouveau pas un refus général de boire du vin car, dans le même livre, il est encore une fois question d'une abstinence temporaire (pour trois semaines, Dan 10,2s) dans le cadre d'un deuil. Le seul cas d'une abstinence principielle du vin dans l'Ancien Testament est celui des Réchabites (Jér.35), un groupe qui signifiait par cette abstinence son refus de la culture citadine et surtout sédentaire et son aspiration à une vie nomadique (culture de la vigne = vie sédentaire).

Après la destruction du Temple (70 par les Romains), les milieux juifs traditionnels se posaient la question de savoir s'il fallait instituer l'abstention du vin et de la viande comme signe de deuil; les rabbins refusèrent cette idée en arguant qu'un tel décret serait beaucoup trop lourd pour les fidèles. Par la suite, l'abstention du vin pour des motifs religieux n'apparaît plus guère dans le judaïsme.

Dans le Nouveau Testament, Jean-Baptiste, annonçant le Messie à venir, s'est abstenu de vin et de toute boisson fermentée, reprenant ainsi la tradition du Naziréat (Luc 1,15;7,33); et ce, contrairement à Jésus qui, comme nous l'avons déjà vu, n'était pas hostile au vin et a été appelé par ses adversaires "glouton et ivrogne". Puisque le vin jouait un rôle dans des banquets dédiés aux divinités romaines, l'apôtre Paul conseille, dans certains cas, l'abstention du vin et de la viande venant des sacrifices païens, afin de ne pas perturber les nouveaux convertis (Rom 14,21), tout en insistant sur le fait, qu'en principe, toute nourriture et boisson sont permises aux chrétiens.

On constate, néanmoins, dans les premiers siècles, une abstinence totale dans des mouvements rigoristes (notamment les montanistes, marcionites, manichéens). Ces groupes interdisaient l'usage du vin non seulement dans la vie quotidienne, mais aussi dans la liturgie, se référant aux Paroles du Christ en Mt 26,29 ["je vous déclare : je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, avec vous dans le royaume de mon père"]; ou, simplement, parce qu'ils considéraient le vin comme diabolique, étant donné son utilisation dans les libations païennes. Les partisans de la tradition s'opposèrent à ces groupes qu'ils appelèrent "aquarii" et qu'ils considérèrent comme hérétiques. L'abstinence du vin se trouve, à travers l'histoire de l'Eglise, dans certains mouvements ascétiques.

L'église majoritaire considère l'abstinence comme un sacrifice personnel, mais nullement nécessaire. Thomas d'Aquin juge l'abstinence utile pour ceux qui la choisissent, mais il n'en fait pas faire une règle. Dans le protestantisme, la plupart des églises ne sont pas opposées à la consommation de vin. Au XVIIIe s. lors du réveil anglo-saxon, se créent



des associations à l'intérieur des églises luthériennes, pour promouvoir l'abstinence: ce combat est d'abord compris comme lutte contre le "paganisme".

Le XIXe s. voit naître un mouvement important, plus centré sur l'individu, liant abstinence du vin et de l'alcool avec un engagement social, et un combat contre l'alcoolisme. Il s'agit, entre autres, du "Blue Ribbon" (1877 Pittsburgh) qui deviendra la Croix Bleue et l'Armée du Salut. En Scandinavie, il y avait des groupes importants -influencés par le puritanisme- à l'intérieur de l'Eglise luthérienne, voulant interdire toute consommation d'alcool.

Aujourd'hui -après que ce mouvement ait plus ou moins abandonné ses liens directs avec l'Eglise suédoise-, on constate, en effet, que la vente de vin et d'alcool se fait dans les pays scandinaves sous contrôle de l'Etat. L'abstinence du vin est aujourd'hui proscrite chez les Adventistes et aussi chez les Mormons (encore que leurs chaînes de TV et leurs restaurants n'ont pas cette attitude d'abstinence...)

Dans les grandes églises, l'idée d'une abstinence totale ne se trouve pas.

### 3. L'UTILISATION SYMBOLIQUE DU VIN ET DE LA VIGNE DANS LE JUDAÏSME ET LE CHRISTIANISME

a) Comme nous l'avons déjà vu dans l'Ancien Testament, le vin et la vigne sont souvent utilisés comme image de la fertilité et du bonheur. Pour les milieux sapientiaux, le fait d'acquérir la sagesse peut être comparé à la consommation de vin (Prov. 9,2,5).

Dans la poésie amoureuse (Cant.), l'amour et les joies de la sexualité sont comparés au vin (1,2,4. 4,10,5,1,8,2). La femme idéale peut être comparée à une "vigne fructueuse au fond de la maison" (Ps 128,3). Et, quand Israël se trouvait exilé ou sous occupation étrangère, ces situations font naître une espérance eschatologique : un jour, quand il plaira à Dieu d'installer Israël libre et pour toujours dans son pays, chacun sera assis sous sa vigne, en mangera les fruits et en boira le vin. Cette prophétie, presque stéréotypée, revient inlassablement dans les livres prophétiques (Os 2,17,23; Joël 2,19 4,18 Am 9,13s Mi 4,4 Zach 3,10; 9,17). Ainsi, l'image de la vigne et de ses fruits devient-elle une sorte de point de cristallisation de tout ce que renfermait l'espérance d'un bonheur national total, voire des temps messianiques.

Le témoignage de l'archéologie juive confirme tout à fait cette observation. Il est bien connu que le judaïsme était hostile à toute représentation d'objets vivants dans l'art. D'autant plus est-on frappé de constater que la vigne et la grappe de raisin appartiennent aux symboles les plus anciens et les plus fréquemment employés dans l'art décoratif juif.

Il semble que dans le temple de Jérusalem se trouvait une immense grappe de raisin en or et les restes archéologiques des synagogues palestiniennes des premiers siècles de notre ère sont richement ornés de symboles relatifs à la vigne. Il ne s'agit guère d'éléments purement décoratifs; les fresques de la Synagogue de Doura-Europas sur l'Euphrate (env. 240) indiquent plutôt le contraire. Au-dessus de la niche de la Torah, orientée vers Jérusalem, se trouve une fresque qui a été modifiée en deux ou trois étapes. Dans le stade primitif, on a peint une énorme vigne de trois mètres de hauteur, symbolisant le royaume de David qui, issu d'une origine modeste, s'étend de plus en plus et aura un jour -aux temps messianiques- des dimensions cosmiques (cf Ps 80); dans le deuxième stade, on a rajouté au milieu un lion, symbolisant le Messie (cf Mi 5,1-8) et le Messie sur son trône. La troisième étape qui s'est inspirée de plusieurs traditions bibliques (Jacob bénissant, etc...) représente le banquet eschatologique à la fin des temps (cf Es 25,6 : Le Seigneur le Tout Puissant va donner sur cette montagne un festin pour tous les peuples; un festin de viandes grasses et de vins vieux, de viandes grasses succulentes et de vins vieux décantés).

Le christianisme a repris cette symbolique messianique de la vigne en l'appliquant à Jésus. Ainsi, dans l'Evangile de Jean, Jésus est-il présenté de la manière suivante : "Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron... Je suis la vigne, vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là portera du fruit en abondance, car en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire" (Jean 15, 1-5). Par Jésus, la "vraie vigne de David" a été révélée, dit la prière eucharistique de la Didaché (9,2), à la fin du Ier siècle.

L'archéologie chrétienne montre que la vigne et la grappe de raisins apparaissent sur les monuments funéraires chrétiens et comme décorations dans les églises. Au Moyen Age, sous influence des mouvements mystiques, le Christ est comparé et représenté comme une grappe de raisins, dont on fait du vin et dont le jus s'écoule dans une coupe, symbole de la crucifixion et de l'eucharistie, et on dit que cette symbolique est encore utilisée dans la fête des vignerons, dans le Canton de Vaud.

b) Une utilisation symbolique quelque peu différente fait de la vigne le type du peuple de Dieu. Dans le Psaume 80, Israël est décrit comme un vigneron que Dieu a retiré d'Egypte et qu'il a replanté en Palestine. Souvent cette image est accompagnée par l'annonce de la destruction de la vigne, signifiant l'invasion d'autres peuples et l'exil : p. ex. Es 5,5 : "Je vais vous apprendre ce que je fais faire à ma vigne : enlever la haie pour qu'elle soit dévorée, faire une brèche dans le mur pour qu'elle soit piétinée. J'en ferai une pente désolée, elle ne sera ni taillée, ni sarclée... La vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël... Il en attendait le droit et c'est l'injustice..."

Dans le Nouveau Testament, Jésus reprend cette image. Mais il la tourne un peu autrement. Le vignoble cesse d'être l'image du seul peuple d'Israël, il devient l'image du Royaume de Dieu et prend ainsi une dimension universelle. Selon Mt 20, tous les hommes sont appelés à travailler dans la vigne de Dieu. La parabole des mauvais vignerons en Mt 21,44, s'inscrit dans une polémique antijuive. Selon cette parabole, les mauvais vignerons (les juifs) ont désobéi à leur maître; ils ont maltraité ses envoyés (les prophètes) et ils tueront son fils. Ainsi, le royaume de Dieu leur sera-t-il retiré pour être donné à un autre peuple.

Les Pères de l'Eglise ont largement repris cette parabole pour justifier l'arrivée de l'Eglise. Irénée de Lyon, à la fin du IIème siècle, s'exprime ainsi: "Dieu, en effet, planta la vigne du genre humain, par le modelage d'Adam... Puis il la confia à des vignerons, par le don de la loi mosaïque... Mais comme ceux-là demeuraient incrédules... Dieu a-t-il confié celle-ci, non plus circonscrite mais étendue au monde entier, à d'autres vignerons... car partout resplendit l'Eglise..." Dans cet emploi symbolique de la vigne apparaît déjà un aspect de jugement et de rejet. L'utilisation négative du vin se fait surtout jour dans des textes où le vin symbolise la colère de Dieu<sup>1</sup>; souvent il s'agit d'une coupe de vin que Dieu donne à boire aux peuples et qui signifie le châtement divin : Jér 25,15 (Dieu au prophète) : Prends de ma main cette coupe de vin de la colère, et offre-la à toutes les nations chez lesquelles je t'envoie. Elles boiront, tituberont, délireront à la vue de l'épée que je plonge au milieu d'elles... Tu leur diras : Ainsi parle le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Buvez, enivrez-vous, vomissez, tombez sans vous relever..." Dans l'Apocalypse de Jean, le châtement des impies est décrit avec la même image : 14,10 Il boira lui aussi du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère..." Dans le même livre le jugement est décrit comme vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu (14,19) et le Messie comme celui qui "foulera la cuve où bouillonne le vin de la colère du Dieu Tout-Puissant" (19,15) est un motif très populaire au Moyen Age [cf. la tapisserie de l'Apocalypse d'Angers (XIVème)]. En résumé, on constatera que la symbolique du vin ou de la vigne dans la tradition peut évoquer aussi bien la vie que la mort. Cette ambiguïté vient probablement de la connotation sacrale que revêtait le vin et dont il nous faut parler maintenant.

#### 4. LA SIGNIFICATION SACRALE DU VIN

a) Dans la tradition judéo-chrétienne, comme dans beaucoup d'autres cultures, le vin apparaît dans le domaine du culte et des sacrifices. Selon nombre de chercheurs, l'introduction du vin dans le culte sacrificiel dans l'Israël ancien va de pair avec le développement d'une société sédentaire et agricole ou, pour le dire autrement : le vin apparaît dans le culte au moment où il fait partie de la nourriture de base. Cette thèse part de l'idée que l'on imaginait pour les dieux les mêmes besoins et goûts de la nourriture qu'étaient ceux des hommes. En effet, les textes et l'iconographie d'Ougarit (cité-état cananéenne, XIV<sup>ème</sup>, qui nous renseignent sur la religion "cananéenne") montrent qu'on considérait les dieux comme grands buveurs de vin (El est souvent représenté avec une coupe de vin dans la main; un texte décrit en détail un banquet divin assez arrosé) et les sacrifices signifiaient, entre autres, de prévoir nourritures et boissons pour les dieux. Cette conception archaïque se retrouve derrière quelques textes de l'Ancien Testament, p.ex., Ez 44,7, où Dieu caractérise le sacrifice comme "sa nourriture".

Dans le culte sacrificiel de l'Ancien Testament, les sacrifices de vin accompagnaient plusieurs types d'offrandes. Le vin fait partie des prémisses qu'on présente aux prêtres (Neh 10,38, Dt 26, 1ss) et qui leur servait de nourriture; cette coutume est attestée également aux premiers siècles du christianisme, où les prémisses du vin reviennent à l'évêque et au clergé (Const. apost. 2,34,5 + 7,29,3). Dans l'Ancien Testament, le vin apparaît comme complément dans de nombreux sacrifices animaliers. Des différentes quantités sont prescrites selon l'animal sacrifié en holocauste : agneau (1/4 hîn)(hîn = 7,5 litres), bélier (1/3 hîn), taureau (1/2 hîn) [Cf Nb 28,14]. Les deux holocaustes quotidiens (matin et soir) étaient également accompagnés par des libations de vin (Ex 29,38 ss). Le vin pour le sacrifice était soit versé en libation à la base de l'autel (Sir 50,15) ou on l'aspergeait sur la victime et il était brûlé avec elle; on obtenait alors un "parfum apaisant et agréable" pour Dieu (Nb 15,7). Mais le vin fut sans doute également consommé par des participants lors de repas sacrificiels chrétiens (cf Ex 18,12; 24,11), car ceux-ci ne sont pas à considérer comme des idolâtres. Aujourd'hui, le judaïsme majoritaire admet la consommation de vin non juif par des juifs, par contre, pour des cérémonies religieuses, il faut utiliser du vin kasher (juif). Revenons à l'utilisation culturelle du vin. La seule explication du vin sacrificiel comme boisson pour la divinité me semble quelque peu réductrice. Il y a probablement des aspects plus profonds qui se trouvent dans un rapprochement entre le sang et le vin.

b) Plusieurs textes bibliques appellent en effet le vin "le sang de la grappe" (Gn 49, 11; Gn 50,14). Pour les Anciens, le sang était l'endroit où se trouvait la vie d'un homme (la vie = le sang; Gn 9,4; Lévi. 17,11 : la vie d'une créature c'est son sang). Il est intéressant de constater qu'un texte du Siracide fait l'équation suivante : "le vin c'est comme la vie" (31(34),27). On peut donc légitimement se poser la question de savoir si le vin n'a pas "remplacé" ou "symbolisé" le rôle du sang dans des cérémonies sacrificielles. Encore une observation qui va dans ce sens. Ce n'est certainement pas un hasard si, dans le livre de la Genèse, nous trouvons la constellation narrative suivante : le récit du Déluge se termine par l'interdiction adressée à Noé de consommer du sang, et le récit qui suit immédiatement la conclusion de l'alliance postdiluvienne introduit Noé comme le premier cultivateur et buveur de vin. Après le sang, le vin... On peut, en effet, constater que la cérémonie juive comme la cérémonie chrétienne dans lesquelles le vin occupe une place centrale, à savoir la Pâque et l'Eucharistie, sont toutes les deux liées au sang et à la thématique de la vie et de la mort.

c) Le récit fondateur de la Pâque juive (Ex 12) explique comment le peuple d'Israël a échappé à la dernière plaie en Egypte: l'ange de la mort qui passait pour tuer les premiers-nés. Pour sauver leur vie, il fallait enduire les portes de la maison avec le sang d'un agneau. La fête de la Pâque qui commémore la sortie d'Egypte et la traversée de la mer, le passage de la mort vers la vie, a intégré dans sa cérémonie autour du premier siècle, mais peut-être déjà avant (première attestation Jub 49,6), la prescription de boire

successivement quatre coupes de vin pendant le repas pascal, comme le prescrit la Michnah. La première coupe est bue au début du repas, après une bénédiction du Dieu créateur. La bénédiction de la deuxième coupe a un lien direct avec le sacrifice et le sang : "Bénis sois-tu Seigneur, notre Dieu... veuille le Seigneur notre Dieu et Dieu de nos pères nous laisser vivre d'autres fêtes... dans un avenir de paix, où nous serons heureux de la reconstruction de ta ville et réjouis par ton culte, nous mangerons la chair des sacrifices et de l'agneau pascal dont le sang aura été répandu sur la paroi de ton autel... Bénis sois-tu Seigneur notre Dieu, roi du monde, qui crées le fruit de la vigne...". La bénédiction sur le troisième calice rappelle l'espérance messianique. La quatrième coupe est suivie d'une bénédiction remerciant Dieu pour avoir donné à Israël la vigne et son fruit, ainsi que le pays.

d) Le dernier repas de Jésus, qui est à l'origine de l'Eucharistie chrétienne, a probablement été un repas pascal. Placé dans ce contexte, le repas d'adieu de Jésus devait prendre une signification eschatologique. Jésus la souligne en disant : "En vérité, je vous le dis, je ne boirai jamais plus du produit de la vigne jusqu'au jour où je boirai le vin nouveau" (Mc 14,25f). La liturgie eucharistique de l'Eglise a conservé cet aspect de l'attente de l'accomplissement messianique où Jésus reviendra pour partager la joie du repas avec les siens. L'apôtre Paul relate la tradition liturgique de son temps : "Chaque fois en effet que vous mangez de ce vin et que vous buvez de cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne" (1 Cor III,26). Si on distingue avec Widengren deux types de repas sacrés, "repas convivial" (repas en honneur / avec la divinité) et "repas de communion" (repas pendant lequel l'homme s'intègre la divinité en la consommant), il faut classer la Pâque comme un repas de convivium, contrairement à la Cène, qui est un repas de communio; c'est au moins dans ce sens que l'Eglise a compris les paroles de Jésus concernant la coupe de vin : "Buvez-en tous car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, versé pour la multitude" (Mt 26,27s). En buvant le vin, le croyant se voit participer au corps mystique du Christ mort et ressuscité. Seulement à l'époque de la Réforme, Zwingli (contrairement à Luther) a interprété la Cène dans un sens convivial, comme repas de commémoration. Pour l'Eglise catholique, comme pour plusieurs églises protestantes, le vin de l'eucharistie a gardé jusqu'à aujourd'hui son caractère sacré. Ainsi, existe-t-il dans l'Eglise catholique des prescriptions très exactes qui définissent quel vin peut être admis comme vin de messe. Dans la doctrine catholique, le vin de l'eucharistie doit être mélangé avec un peu d'eau, symbole pour les deux natures du Christ, et pour les peuples païens appelés à la conversion. Il s'agit là d'une coutume qui remonte aux origines du christianisme où l'on buvait le vin dans la liturgie comme dans la vie quotidienne d'une manière calquée sur la coutume gréco-romaine, donc coupé d'eau. Le caractère sacré du vin se montre également -en dehors de la Cène- dans la piété populaire chrétienne : les premiers Chrétiens pratiquaient des libations sur les tombeaux de leurs morts, imitant la vénération des ancêtres défunts, très répandue parmi les Grecs et les Romains. Au Moyen Age, on touchait la bouche du nouveau-né avec du vin et on l'offrait aux mourants comme dernière boisson. Encore au siècle dernier, dans certaines régions d'Allemagne, le père de famille apportait à la St Jean (27.12) du vin dans l'Eglise, le faisait consacrer par le prêtre et ensuite loute la famille (petits enfants inclus) le buvait dans la même coupe. Dans cette imitation de la Cène, le vin est censé apporter santé et bonheur pour l'année à venir. Il va de soi que l'Eglise catholique connaît nombre de saints veillant sur le vin.

Pour résumer, nous pouvons dire que la valeur sacrée du vin dans la tradition judéo-chrétienne s'explique par le fait qu'il peut évoquer le sang et exprimer l'antagonisme entre la vie et la mort. Dans les deux religions, le vin intervient dans les deux rites qui accompagnent l'actualisation des événements fondateurs : pour le judaïsme, la sortie d'Egypte, pour le christianisme, mort et résurrection de Jésus-Christ.

## 5. CONCLUSION: LA PLACE DU VIN DANS NOTRE SOCIÉTÉ ACTUELLE : HERITAGE DE LA TRADITION JUDEO-CHRÉTIENNE ?

Il est difficile, voire impossible, de définir dans quelle mesure l'attitude de l'Européen moyen sécularisé vis-à-vis du vin est influencée par l'héritage judéo-chrétien. L'estime que rencontre le vin chez la plupart de nos concitoyens n'est pas forcément la suite directe du rôle que joue le vin dans le judaïsme et le christianisme; les Grecs, les Romains et d'autres appréciaient également le vin, tout en l'utilisant dans des cérémonies à caractère religieux. J'aimerais alors, pour conclure, plutôt poser la question de savoir s'il subsiste encore, dans notre société moderne, des reliques véhiculant le caractère sacré du vin. A l'intérieur des Eglises, ceci est évident. Le fait que, dans l'Eglise catholique, seul le prêtre boit le vin lors de l'eucharistie, ne vient-il pas du fait que le vin de messe est quelque chose de "dangereux" et qui ne doit être manié que par des "initiés"? Et comment expliquer l'hostilité, ou au moins le mécontentement, de certaines paroisses protestantes lorsqu'il s'agit de remplacer le vin de la Cène par du simple jus de raisin ? Encore aujourd'hui, un juif pratiquant est censé prononcer une bénédiction spéciale *avant* et *après* la consommation de vin. Si l'on boit le vin en groupe, il faut ajouter, adressé aux autres, un "le-hayyim" (= pour la vie), ce qui correspond bien sûr à "votre santé", et au "prosit" des Romains. On peut comprendre de telles formules qui accompagnent en règle générale toute consommation de vin en société comme souhait de bonheur et de santé (ce qui -comme nous l'avons vu- est souvent symbolisé par le vin); mais on peut se poser la question de savoir si de telles formules ne servent pas aussi à des fins apotropaïques, inspirées par le caractère ambigu du vin (bonheur ou ivresse, vie ou mort). Le fait que, encore aujourd'hui, les vendanges dans une région doivent être commencées par tous au même moment, comme le fait que, lors d'un repas, la coutume veut que tous commencent à boire le vin ensemble, s'explique, selon Schmitz par le caractère sacré du vin : tous commencent au même moment pour distribuer la "faute" sur tous les participants, car toucher au sacré (au sang ?) signifie commettre une faute et c'est la faute partagée qui constitue une communauté.

Cette thèse me semble intéressante.

En effet, le vin est resté quelque chose de spécial, "tremendum et fascinans", attirant et dangereux à la fois. La tradition judéo-chrétienne s'inscrit dans cette vue du vin, mais elle n'est certainement pas la seule.

<sup>1</sup> Origine de la coupe de la colère :

- \* coupe va saouler et intoxiquer les ennemis
- \* Nb 5, Iss ordalie : la coupe devient une malédiction si la femme qui la boit est coupable (-> vin se change en poison)
- \* motif de l'anti-banquet : les nations sont conviées mais pour le jugement

CONFERENCE D'ALAIN CLEMENCE  
Maître assistant à la Faculté de Psychologie et des Sciences de  
l'Education de l'Université de Genève

**"INTRODUCTION A LA PSYCHOLOGIE SOCIALE DE LA  
DISCRIMINATION ET DE L'INTEGRATION"**

23 avril 1993

Pour aborder plus précisément les notions de discrimination et d'intégration, il faut tout d'abord indiquer qu'elles peuvent être analysées à différents niveaux (Doise, 1982). L'une et l'autre peuvent être comprises comme des relations opposées : relations d'entraide, de coopération, de redistribution, d'équité, voire d'égalité d'un côté, relations d'exclusion, de compétition, de différenciation, d'inégalité, d'injustice de l'autre. De telles relations peuvent être analysées comme des *dispositions psychologiques*; ainsi, certains individus seraient-ils plus généreux et moins autoritaires ou égoïstes que d'autres, ce qui pourrait expliquer, par exemple, que les premiers soient plus enclins à venir en aide à des personnes en difficulté. A un second niveau, ces notions peuvent être considérées comme des *relations inter-individuelles*; on s'intéresse ici à savoir ce qui conditionne le fait que les individus en acceptent ou en rejettent d'autres. Certaines études passent à un niveau plus général en portant l'analyse sur les *rappports entre des groupes ou des catégories sociales*, les processus de différenciations et de discriminations qui résultent de l'appartenance à diverses entités sociales. Enfin, on peut situer ces notions dans les idéologies, les *représentations collectives* d'une société, en admettant que l'ensemble de ses membres partagent des systèmes de valeurs communs dans lesquels ils doivent prendre position; par exemple, dans notre société du moins, l'intégration est perçue positivement, alors que la discrimination est connotée négativement, ce qui a pour conséquences que nous nous référons inévitablement à l'intégration pour justifier nos actions. Ou alors, il faut redéfinir les termes et relever, par exemple, que l'intégration est un slogan creux alors que la discrimination est un comportement vital d'adaptation sociale. Bien entendu, on peut envisager une perspective qui articule ces différents niveaux d'analyse, perspective qui sera privilégiée ici.

Ces niveaux d'analyse et leur articulation permettent de spécifier les discours et les pratiques d'experts d'une part, et des gens ordinaires, d'autre part. La notion de représentation sociale, proposée par Moscovici en 1961, devient très utile pour traiter ensemble les dynamiques qui génèrent et organisent les prises de position face à l'intégration et la discrimination. Et ceci, de deux manières : en mettant en évidence les éléments significatifs qui donnent un sens concret à ces termes abstraits; en traitant les échanges entre experts et gens ordinaires (Doise, 1990). Par exemple, on peut saisir comment sont articulées les notions de discrimination et d'intégration dans le cas des malades du S.I.D.A. par divers groupes d'experts, comment ces différentes prises de positions sont diffusées auprès du public et sous quelle forme elles sont enregistrées, transformées par les personnes et groupes sociaux. Il faut, par conséquent, se demander comment nous traitons l'information que nous recevons, en particulier lorsqu'il s'agit d'informations sur des personnes. Dans le même temps, il faudra aussi se demander comment nous créons des impressions sur autrui lorsque nous avons peu d'informations. Ensuite, on peut s'intéresser de plus près aux relations et aux influences sociales qui conditionnent ce traitement de l'information.